

Energie et environnement

Dossiers thématiques

La FER Genève informe

Assurances sociales

Droit du travail

Communication

Economie

Etre chef d'entreprise

Energie et environnement

Fiscalité

SURPÊCHE: UN DRAME ÉCOLOGIQUE

28 juillet 2016 | Paru dans Entreprise romande Le Magazine | Auteur : Pierre Cormon



Facebook Twitter LinkedIn

Les pratiques actuelles de pêche ne sont pas durables. Ni l'élevage tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, ni les certifications du type MSC ne peuvent remédier à la situation. La seule solution pour préserver les ressources est une baisse massive de la consommation.

Dans les années 1960, dans la Mer Noire, vingt-six espèces de poisson étaient pêchées dans un but commercial. Dans les années 1980, il n'en restait plus que cinq. Et dans les années suivantes, les populations de deux de ces espèces se sont effondrées. Au large de la Namibie, dans une zone autrefois extrêmement poissonneuse, on pêchait un million de tonnes de sardines par année. Aujourd'hui, la zone a été colonisée par les méduses. Les stocks de poisson de l'Atlantique Nord, jadis très abondants, sont si mal en point que la majorité du poisson consommé dans l'Union européenne doit maintenant être importée. On pourrait multiplier les exemples. Un peu partout dans le monde, la faune marine diminue de manière marquée, décimée par la surpêche, par le réchauffement climatique et par la pollution. Des données compilées au Japon montrent par exemple qu'environ 90% des poissons de grande taille a disparu ces dernières décennies.

Dans les années 1960 encore, on pensait que l'immensité des mers les rendait inépuisables. Il s'agit d'une illusion. Les «zones utiles» sont en effet beaucoup moins vastes qu'on ne l'imaginait. L'immense majorité des poissons vit dans une toute petite portion des mers, notamment près des côtes, là où se trouvent des remontées d'eau froide des profondeurs, riche en éléments nutritifs. Justement là où l'on pêche à l'échelle industrielle. Or, les biologistes marins sont formels: nous avons déjà très fortement dégradé nos ressources océaniques et les pratiques actuelles ne sont pas durables. «La pêche consiste à attraper la vie sauvage aquatique, l'équivalent de chasser le bison, le cerf et le lapin sur terre», écrit Daniel Pauly, l'un des grands experts mondiaux du domaine¹. «Il n'est donc pas surprenant que la pêche à l'échelle industrielle ne soit généralement pas durable; la chasse à l'échelle industrielle, sur terre, ne le serait pas non plus.»

Fonds marins dévastés

La pêche industrielle a des conséquences sur tout l'écosystème. La technique du chalut de fond, que le parlement européen a renoncé à interdire en 2013, consiste à traîner d'énormes filets en forme d'entonnoir dont l'extrémité racle les fonds, les dévastant au passage. Elle conduit à capturer de nombreuses autres espèces qui sont remises à la mer, souvent mortes ou mourantes. Les prises non voulues sont estimées de 40% à 90% du contenu des chaluts et à environ 30% des captures mondiales. L'effondrement d'une seule espèce peut conduire à des conséquences en cascade sur l'écosystème. La diminution du nombre de poissons se nourrissant d'algues, par exemple, peut conduire celles-ci à proliférer et à étouffer les récifs de coraux. Les méduses ont le chic pour tirer parti de ces changements et prendre la place d'autres espèces.

L'océan est encore confronté à d'autres agressions. L'activité humaine déverse de nombreux polluants dans les mers, notamment des résidus d'engrais. Ces derniers provoquent l'eutrophisation de zones entières, qui deviennent des zones mortes, ne contenant plus que des microbes et des méduses. On en comptait cent vingt-cinq dans les années 1990, plus de quatre cents en 2008, par exemple dans la Mer Baltique et dans le nord de l'Adriatique. Aucune d'entre elles ne s'est jamais régénérée, remarque la biologiste marine Lisa-ann Gerschwin². Les mers sont encore touchées par la pollution due aux plastiques, au DDT, aux hydrocarbures, aux métaux lourds, aux déchets radioactifs, aux dépôts d'armes chimiques, aux espèces invasives transportées par l'homme, etc. Quant au réchauffement climatique, il perturbe les écosystèmes marins. La quantité de plancton diminue lorsque les eaux se réchauffent. Comme toute la chaîne alimentaire en dépend, les eaux réchauffées contiennent moins de poissons.

Des statistiques trompeuses

Cette diminution des stocks de poisson, pourtant, ne se reflète pas dans les statistiques de la pêche mondiale compilées par la FAO (Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture). Plusieurs phénomènes peuvent expliquer cette discrédance. Premièrement, on a pu montrer que les statistiques de pêche de la Chine sont surévaluées; les responsables locaux, jugés sur leurs objectifs chiffrés, sont nombreux à les gonfler.

Deuxièmement, on compense la diminution des stocks de poissons en allant pêcher de plus en plus loin, avec des technologies de plus en plus pointues. A partir des années 1970, les flottes de pêche européennes ont ainsi contourné l'épuisement des stocks de l'Atlantique Nord en allant pêcher dans l'hémisphère sud. Les supermarchés des pays riches proposent donc généralement des poissons provenant de différentes régions du monde, que notre pouvoir d'achat nous permet d'acquérir. Les consommateurs locaux, par exemple en Afrique, n'ont pas les moyens de rivaliser et doivent trouver d'autres sources de protéines. Troisièmement, les chiffres portant sur la quantité cachent des différences de qualité. Les poissons se situant en haut de la chaîne alimentaire (thons, esturgeons, espadons, etc.) se raréfient.

On pêche donc de plus en plus de poissons qui étaient jusque-là dédaignés pour parvenir à suivre la demande; en Europe, ils finissent notamment dans des produits tels que les surimis. L'évolution des techniques permet d'augmenter l'efficacité de la pêche et de prélever une part plus substantielle du stock. Et au sein d'une même espèce, on attrape des individus de plus en plus jeunes. Les pratiques actuelles ne sont donc pas durables et elles ont déjà très fortement dégradé les mers et les océans.

L'élevage contesté

L'élevage peut-il constituer une solution? Non, estiment de nombreux biologistes. A l'échelle locale, l'aquaculture peut causer de multiples problèmes environnementaux (destruction de mangroves, essentielles aux écosystèmes côtiers, pollution, maladies, etc.), mais, surtout, la plus grande partie des cultures de poissons est consacrée à des espèces carnivores (saumon, thon, par exemple). On les nourrit avec du poisson pêché en mer, avec un rendement globalement peu avantageux: il faut environ quatre livres de protéines sous forme de nourriture pour produire une livre de protéines de saumon, remarque Donald Kennedy, ex-rédacteur en chef du magazine Science. Même les poissons herbivores commencent à être nourris avec des produits de la pêche – un peu comme on a nourri le bétail européen avec des farines animales, remarque Daniel Pauly. Loin d'épargner les stocks de poisson sauvage, la pisciculture contribue donc à les décimer. L'élevage, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, n'est donc pas une pratique durable – encore que des recherches sont menées en vue de diminuer l'impact de l'alimentation des poissons (lire l'encadré en page 31).

Et les labels attestant que des poissons ont été pêchés de manière durable? Malheureusement, ils ne constituent pas une solution. Le plus connu de ces labels est décerné par MSC (Marine Stewardship Council), une organisation créée en 1997 par le WWF et la multinationale Unilever. Développé avec des biologistes marins (dont une partie s'en est détournée depuis), il vise à attester qu'une zone de pêche est gérée de manière durable.

Si l'intention est louable, le concept pose deux problèmes. Premièrement, la manière dont il est appliqué est critiquée. La pêcherie de colins de l'est de la Mer de Béring, par exemple, a été certifiée MSC en 2005. Le stock de colins a pourtant diminué de 64% entre 2004 et 2009. Quant à la pêcherie néozélandaise de merlus à longue queue, certifiée MSC, elle fait recours au chalut de fond, une technique ravageuse pour les fonds marins.

Comment en est-on arrivé là? Les critiques pointent vers un conflit d'intérêt. Les certifications sont effectuées par des entreprises privées. Plus elles se montrent larges dans l'application des critères, plus elles risquent d'attirer de clients, soulignent-ils.

Une idée discutable

Même si les critères étaient parfaitement respectés et que les pêcheries MSC voyaient leur environnement préservé, l'idée même du label resterait hautement discutable. La surpêche vient d'une demande globale trop élevée pour les capacités de régénération des océans. Or, le label ne fait rien pour diminuer cette demande. Il peut même l'accroître par effet rebond: des consommateurs soucieux de l'environnement ne sont pas incités à modérer leur consommation de poisson, puisqu'ils ont l'impression qu'en achetant des produits labellisés, ils ne causent pas de dommage.

Or, si la demande globale reste inchangée (ou augmente), tout poisson qui ne sera pas pêché dans une zone certifiée MSC, pour respecter les limites quantitatives, le sera ailleurs. Les zones certifiées MSC se porteront mieux, les autres plus mal. Ce que l'on gagne d'un côté est perdu d'un autre. Il n'y a donc pas de miracle. Il ne suffit pas de payer son poisson labellisé un peu plus cher pour éviter d'avoir un impact sur l'environnement. Les pratiques de pêche, certifiées ou non, ne sont pas durables – à quelques exceptions près, comme la pêche lémanique (lire l'encadré ci-contre). Seule une baisse sensible de la demande totale peut apporter un peu de répit aux océans. A méditer en dégustant ses sushis.

1 Daniel Pauly, 5 Easy Pieces, The Impact of Fisheries on Ecosystems, Island Press, 2010

2 Lisa-ann Gerschwin, Stung! On Jellyfish Blooms and the Future of the Ocean, The University of Chicago Press, 2013

Link: <https://www.fer-ge.ch/web/fer-ge/-/surpeche-un-drame-ecologique>